

Bernard Duchatelet

**UN NOUVEAU REGARD
SUR ROMAIN ROLLAND**

Conférence prononcée à Paris
en Sorbonne le 12 décembre 2002

Association Romain Rolland
Étude rollandienne n° 5

Notes bibliographiques

Œuvres de Romain Rolland

- *L'Ame enchantée*, édition définitive en 1 volume, Albin Michel, 1967.
- *Beethoven, les grandes époques créatrices*, édition définitive en 1 volume, Albin Michel, 1966.
- *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga (1909-1932), " Cahiers Romain Rolland " n°11, Albin Michel, 1967.
- *Un Beau visage à tous sens*. Choix de lettres de Romain Rolland (1866-1944). Préface d'Henri Chamson, " Cahiers Romain Rolland " n°17, Albin Michel, 1967.
- *L'Indépendance de l'esprit*. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944). Préface d'André Malraux, " Cahiers Romain Rolland " n°23, Albin Michel, 1975.
- *Inde : Journal 1915-1943*, Albin Michel, 1966.
- *Jean-Christophe*, édition définitive en 1 volume, Albin Michel, 1966.
- *Mémoires et fragments du journal*, Albin Michel, 1946.
- *Quinze ans de combat*, Rieder, 1935.
- *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, édition augmentée, Albin Michel, 1959.

Divers

- * désigne un texte inédit. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des universités de Paris 2003.
- *Bio* : Bernard Duchatelet, *Romain Rolland par lui-même*, Albin Michel, 2002.

**Et que m'importe à moi que Tolstoï soit ou non de mon parti !
M'inquiète-je de quel parti furent Dante et Shakespeare, pour
respirer leur souffle et boire leur lumière ?**
(Romain Rolland, *Vie de Tolstoï*, Hachette, 1959, p .4.)

Dans un « avertissement testamentaire », Rolland écrivait ceci : « Chacun qui veut, a naturellement le droit d'écrire sur moi et de me juger à sa manière. Mais je dénie à tous, sans exception, - et particulièrement à ceux qui se prétendent mes amis - tout droit de parler en MON NOM [...]. *Aucun n'a droit à parler pour moi*. Moi seul ai qualité pour en parler. Et moi, ce sont mes livres (tous mes livres) et mon *Journal*, tous les Cahiers de mon *Journal*¹. » Il aurait pu ajouter : « Et toutes mes correspondances. »

De nombreuses correspondances, déjà, ont été publiées. Il en reste d'inédites, et non des moindres ; les raisons en sont diverses. Mais toutes celles qui sont connues sont, en grande partie, disponibles et peuvent, depuis longtemps, être consultées. Le cas du *Journal* était différent. Marie Rolland disait de lui qu'il contenait de la « dynami-

¹ Extrait du *Journal*, fin mars 1936. Cité par Marianne Mentel, *Romain Rolland und die bildende Kunst*, Friedens-Verlag, Salzburg, 1966, p.1, et repris par Olivier Henri Bonnerot, " L'esthétique de Romain Rolland ", *Cahiers de Brèves*, n° 8, septembre 2002, p. 28.

te » ! Mais elle n'a pas voulu qu'il fût dévoilé avant l'année 2000. C'est maintenant chose faite. Effectivement, ce *Journal* renferme de nombreuses notations, parfois explosives, qui obligent à corriger bien des erreurs de perspective et à rectifier certains jugements portés sur l'homme et sur son œuvre. Sa lecture, ainsi que celle des correspondances, amène à renouveler l'image, trop souvent fautive, que l'on se fait de lui. On peut le voir tel qu'en lui-même, dans sa vérité et sa complexité, avec ses grandeurs et aussi ses faiblesses, ses erreurs et ses repentirs.

Osons-le mot : Rolland est, enfin, dé-masqué : le voici, en effet, sans masque, sans le masque derrière lequel lui-même se cachait, sans les masques dont d'autres l'ont affublé.

En 1926, - il a soixante ans - envisageant de dresser son portrait, Rolland précisait : « Portrait physique actuel (ou général) le vrai et l'acquis (le masque)². » « Le masque » : le mot est de Rolland, qui évoque, par ailleurs, cette « raideur excessive, qui est une discipline instinctive et nécessaire, pour me défendre³ ».

De fait, cet homme, aux multiples visages, se cachait souvent, voire se dérobaît, derrière un masque. Je ne citerai que deux témoignages. Celui d'Alain d'abord, qui, en 1936, rappelle les premières fois où il a croisé cet homme « poli et réservé ». C'était au début du siècle dernier ; le philosophe a participé avec lui à un jury de baccalauréat, en 1908 ; il l'a croisé ensuite, rue de la Sorbonne, à l'École des hautes études sociales. Voici comment il présente Rolland : « J'eus tout le loisir d'observer son grand pas, son front inaccessible et son sourire de politesse. Je l'inquiétais par de brutales incursions dans son être si bien composé ; et même par mes éloges intempérants, car il montrait une pudeur farouche⁴. » Autre témoignage, celui d'une Polonaise, venue l'interviewer : « Une timidité incompréhensible, une nervosité mal retenue, une politesse exagérée qui servent de cuirasse et de

² *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 332.

³ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 334.

⁴ *Salut et fraternité : Alain et Romain Rolland. Correspondance et textes présentés par Henri Petit*, " Cahiers Romain Rolland " n° 18, Albin Michel, 1969, p. 95 et 120.

masque. Il n'aime pas les questions, il n'aime pas la curiosité, il n'aime pas parler de lui. Quand une question ne lui plaît pas, il a une drôle de façon de ne pas répondre - et cela en toute franchise, il regarde droit dans les yeux de l'interlocuteur et sourit obstinément de son sourire affecté⁵. »

Rolland a expliqué, lui-même, pourquoi il s'était composé ce masque de défense, par orgueil, en réaction contre les autres, « dressé et hérissé contre ces autres mondes de pensée, qui me semblaient gêner la mienne⁶ ». Il s'est alors enfermé dans son monde, créant Jean-Christophe. A son amie Sofia Bertolini, il confiait en avril 1904 : « Moi, je suis si complexe que je ne me montre pas volontiers comme je suis : on ne me comprendrait pas⁷. » Déjà, à sa mère, en 1890, à propos de ses relations avec ses camarades du Palais Farnèse, il confiait : « Je puis cacher mon jeu, et m'adapter aux circonstances⁸. »

Tel fut le premier masque. Il y en eut d'autres dont certains l'affublèrent allégrement.

Celui que lui valut d'abord *Au-dessus de la mêlée*, en 1914. On fit de Rolland un traître à sa patrie, dont l'œuvre littéraire n'avait donc aucun intérêt ; on refusait de le lire. Son *Clerambault*, paru en 1920, n'eut guère d'écho : que faire de l'individualisme de celui qui se voulait « l'un contre tous » ? Sans doute les amis de Rolland, aidés par celui-ci, tentèrent de le faire connaître ; après le livre de Paul Seippel juste avant la guerre, en 1913, parurent en France les ouvrages de Pierre-Jean Jouve en 1920, de Marcel Martinet et de Jean Bonnerot en 1921, et, à l'étranger, ceux de Stefan Zweig en 1920 et de Paul Colin en 1921, tous favorables et pleins de sympathie pour Rolland. Mais, depuis que celui-ci avait salué la Révolution russe dès 1917 et, malgré sa lutte pour « l'Indépendance de l'Esprit » en 1919 et sa controverse avec Barbusse en 1921-1922, il ne fallut pas attendre longtemps pour

⁵ Témoignage publié en 1925, cité par Zbigniew Naliwajek, *Rolland en Pologne (1910-1939)*, *Les Cahiers de Varsovie*, Varsovie, p. 64.

⁶ *Mémoires et fragments du journal*, p. 249.

⁷ *Chère Sofia*, p. 169.

⁸ *Printemps romain*. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890), " *Cahiers Romain Rolland* " n° 6, Albin Michel, 1954, p. 171.

que l'engagement de l'écrivain dans la lutte idéologique brouillât l'image que l'on pouvait se faire de lui. Puis, il y eut l'image, qu'a donnée de lui et a utilisée à son profit le parti communiste français, avec, il est vrai, la connivence ou la faiblesse de l'intéressé. Sans doute, faut-il rappeler ici ce que Roger Martin du Gard écrivait à Rolland, en janvier 1936, au moment où l'on célébrait bruyamment le « compagnon de route » : « L'heure du triomphe incontesté est venue. Personne ne s'en réjouit plus fraternellement que moi ! Mais celui que j'aime en vous est autre chose encore et beaucoup plus, me semble-t-il, que celui qu'on promène aujourd'hui sur le pavois révolutionnaire⁹... »

De fait, Rolland était bien « autre chose encore et beaucoup plus ». Il est temps de le dégager de cette gangue idéologique dans laquelle il s'est laissé enfermer et emprisonner. Certes, il ne faut pas nier l'engagement de Rolland, qu'il a lui-même proclamé haut et fort, surtout à partir de 1931. Mais il convient d'essayer de le bien comprendre et de ne pas tomber dans des simplifications excessives. En particulier, lorsqu'il s'agit de son attitude à l'égard du parti communiste français et à propos de sa défense de l'URSS. Le *Journal* et diverses correspondances encore inédites permettent de beaucoup nuancer certaines de ses positions, et de connaître maintenant ce qu'à l'époque le parti avait, alors, intérêt à taire. Ah ! que l'on aimerait pouvoir lire les lettres, toutes les lettres, de Rolland à Maurice Thorez, par exemple, et pas seulement celles que *L'Humanité* a publiées ! Le jeu entre Rolland et ceux qui voulaient se servir de lui, tant du côté du parti communiste français que du Comintern, a parfois été subtil. Rolland n'a pas toujours, loin de là, réussi à faire prévaloir ses vues et s'est laissé instrumentaliser ; il n'a pas, pour autant, toujours été, malgré les apparences, le grand naïf que certains ont cru.

Son cas est intéressant. Quel est le rôle du penseur dans la cité ? A quelles conditions celui-ci peut-il - doit-il - se mêler de politique ?

⁹ *Romain Rolland et la NRF*. Correspondances avec Jacques Copeau, André Gide, André Malraux, Roger Martin du Gard, Jean Paulhan, Jean Schlumberger, Gaston Gallimard et fragments du *Journal*. Présentation et annotation par Bernard Duchatelet, " Cahiers Romain Rolland " n° 27, Albin Michel, 1989, p. 279.

Rolland s'est engagé dans la lutte. Il reconnaît qu'il l'a fait comme poussé par un devoir. En 1924, il écrivait ceci : « Me taire, je ne pouvais pas. Et pourtant, combien je l'aurais voulu ! Était-ce mon rôle à moi, éternel solitaire, qui vivais dans la contemplation du Feu divin et de son vêtement le Monde, était-ce à moi d'entrer dans l'affreux guêpier de la politique ? » Il ajoute : « Il a fallu. J'ai parlé. C'était comme si la Force implacable qui mène l'humanité m'avait dit : "Les autres sont morts. Lève-toi ! Tu as un ordre à porter"¹⁰. »

Tel fut le sens de son action, « au-dessus de la mêlée », puis de son plaidoyer pour une Europe réconciliée. Suivant l'ordre reçu, Rolland parlait au nom d'un grand principe : l'amour de l'humanité, sans prendre parti pour aucun camp politique. Par la suite, sa révolte contre l'ordre social de son temps et son engagement dans le combat prennent sa source dans la même foi en l'humanité, l'obsession de ses grandes douleurs et le souci d'y porter remède. Ce furent sa lutte contre le fascisme italien, puis le nazisme, et tous ces monstres en « isme » qu'ils entraînaient avec eux, tels le racisme et l'antisémitisme. Rolland désirait concilier la nécessité d'une révolution sociale et l'attachement à de hautes valeurs. S'il a accepté de se tourner résolument vers l'URSS et sa révolution, après l'avoir rejetée, c'est qu'il imaginait pouvoir en être le mentor avisé. Passant, comme il le dit, « chez les "Barbares"¹¹ », il espérait apporter avec lui, dans le camp de la Révolution, les étendards de la liberté. Quand il se rend à Moscou en 1935, il croit que Boukharine, le modéré, l'emportera. Il poursuit, alors, le rêve de réconcilier les héritiers de Lénine et Gandhi.

Il s'imagine être libre, parce qu'il ne prend pas sa carte du parti. Mais il s'est laissé enrôler dans un combat politique et s'est comporté en partisan. Sans vouloir défendre Rolland et son reniement d'alors - l'auteur de la « Déclaration d'indépendance de l'Esprit » n'a-t-il pas proclamé : « Il faut que l'Esprit rentre dans le rang ! » - l'on doit, cependant, apporter beaucoup de nuances à propos de son attitude de compagnon de route. Par le *Journal*, nous découvrons les interrogations et les doutes de Rolland, et cela dès 1936. L'on voit que l'hom-

¹⁰ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 269-70.

¹¹ *Quinze ans de combat*, p. XXXIII.

me ne se prête plus aussi facilement au jeu que le parti communiste voudrait lui faire jouer. Il refuse certaines injonctions. A la fin de 1937 et au début de 1938, il sait à quoi s'en tenir au sujet de Staline. Si, en décembre 1937, il reste fidèle à l'URSS, espérant toujours que d'elle viendra le salut, il ne défend plus le maître du Kremlin. En privé, il marque de plus en plus son désaccord avec le parti communiste français. C'est le début de la rupture. N'accablons pas Rolland d'une erreur que tant d'autres ont commise avec lui ! A l'époque, il n'était pas en si mauvaise compagnie ! André Gide l'avait rejoint dans son engagement, et le jeune Malraux était, peut-être, plus encore que lui, « stalinien », ou « staliniste ».

Pour ses contemporains, il n'était, certes, pas facile de suivre Rolland dans son évolution. Ses variations successives en ont déconcerté plus d'un. Rolland lui-même est bien obligé de constater en 1943, dans son *Journal* : « Ma situation est singulière, paradoxale, incompréhensible pour la plupart des simples gens. Pour les "pacifistes intégraux", devenus "collaborationnistes", je suis un stalinien, anti-allemand. Pour les *arrabiati* anti-allemands, je suis un pro-allemand, car j'ai reçu beaucoup d'Allemands dans ma maison. Ne doutons pas que, pour des bourgeois qui se souviennent de l'autre guerre, je ne sois encore un pacifiste, gandhiste, un sans-patrie ! Allez vous y reconnaître¹² ! » Les simples gens ? pas seulement ! Plus d'un l'a quitté, et non des moindres, le voyant prendre une position qui semblait, ou qui était, effectivement, contraire à ce qu'il avait, lui-même, précédemment défendu. Rolland n'en était pas à une contradiction près ! Marcel Martinet, puis Jean Guéhenno, entre autres amis, le lui ont fait remarquer. Et Henri Guilbeaux dénonçait, à juste titre, cette « Foire sur la Place » communiste, sur les tréteaux de laquelle Rolland acceptait qu'on le fît parader. A force de vouloir concilier les inconciliables, comment pouvait-il éviter les malentendus et les incompréhensions ? Toute sa vie, Rolland a souffert de ces incompréhensions. Il constate, très vite, « l'absence de vraie parenté d'âme entre [lui] et [s]es amis de guerre (de contre-guerre)¹³ ». En 1925, avant même qu'il ne s'engage

¹² *Bio*, p. 384.

¹³ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 274-5.

résolument comme compagnon de route, il note déjà : « Ma pensée a été constamment l'objet de malentendus, involontaires ou volontaires, causés souvent par l'inconnaissance de mes écrits, jointe au parti pris qui déforme¹⁴ », remarquant que « les plus intimes de [s]es compagnons littéraires n'avaient point lu les neuf dixièmes de [s]on oeuvre, - que, d'ailleurs, ils admiraient¹⁵. » A propos de la revue *Europe*, fondée à son initiative, il confie à Stefan Zweig, le 17 décembre 1925 : « Oui, nos amis *d'Europe* sont d'étranges garçons. Ils ne voient en moi qu'un drapeau politique (qui, au reste, n'est pas le mien). Ma "littérature" ne les intéresse en aucune façon¹⁶. » Déjà, il est récupéré. Plus tard, en 1929, dans son *Journal*, il constate encore : « Mes livres indiens ne sont par nuls moins compris que par "mes amis" (si peu !) *d'Europe*. C'est pour eux lettre morte ; aussi bien d'ailleurs que mon *Beethoven*. » Il ajoute : « Plus tard, ce sera un sujet d'étonnement que j'aie pu vivre et travailler, dans un groupe aussi hermétiquement fermé à ma pensée¹⁷. » « Au fond, ils n'aiment pas ce que j'écris ; (ils m'estiment personnellement) ils se servent de mon nom : c'est tout », confiait-il déjà quelques mois plus tôt¹⁸. Que peuvent-ils comprendre ? Rolland sait qu'il est bien quelqu'un d'autre que l'image que l'on se fait de lui ou que l'on voudrait donner de lui. Qui le connaît pour celui qu'il est vraiment ? *« Pour qui est-ce que j'écris ? » - s'interroge-t-il plus tard, le 6 juin 1931, dans une lettre à Zweig - *« Pour ces pauvres Français, qui, - même les meilleurs - [...] même lorsqu'ils m'aiment, me comprennent si mal ? »

Rolland revient sans cesse sur ce thème de l'incompréhension ; mais n'était-il pas, lui-même, en partie responsable ? En septembre 1941, dans son *Journal*, il fait cette amère constatation : *« Comme on est dégoûté [...] de l'inutilité de tout ce qu'on a écrit, et dont jamais le sens n'est compris, - mais déformé toujours par les passions. [...] Amis

¹⁴ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 327.

¹⁵ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 328.

¹⁶ *Bio*, p. 267.

¹⁷ *Bio*, p. 293.

¹⁸ Lettre du 2 mai 1929, à Charles Baudouin, *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin*, édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Avant-propos d'Yves Baudouin, Lyon, Césura, 2000, p. 160.

comme ennemis vous déforment. Ceux qui me haïssent, haïssent en moi le pacifiste, le belliciste, le gandhiste, le bolchevik, tour à tour, et tout ensemble, sans se soucier des contradictions. Et il en est de même des amis. Chacun met en moi ce qu'il veut y trouver. »

Le *Journal* et les correspondances permettent de voir un peu mieux Rolland tel qu'en lui-même et de présenter l'homme dans sa complexité, voire ses contradictions, en essayant de les expliquer et de les ramener à une unité, sans pour autant escamoter les débats douloureux qui furent les siens. Il est temps de le débarrasser de toutes les scories qui l'encombrent.

Il faut, aussi et surtout, accepter de le suivre jusqu'au bout de sa trajectoire. L'engagement politique a affecté durablement la figure de l'écrivain. Mais pourquoi faut-il le réduire à un moment, l'enfermer dans une période ? N'oublions pas ce qu'il écrivait en 1917 : *« On ne peut juger une vie en cours de route. Car on ne peut savoir les chemins qu'elle prendra aux carrefours¹⁹. » La vie de Rolland ne s'arrête pas en 1936-1938 ; elle s'achève en 1944. Il faut tenir compte, et grand compte, de la période de Vézelay. Elle redonne à la vie et à l'œuvre de Rolland tout son éclat et les fait définitivement apparaître dans leur vérité. À Vézelay, il a mis bas les masques, le sien et les autres.

Avant de porter sur l'homme et l'œuvre ce nouveau regard, je garde bien à l'esprit ces remarques que Rolland note lui-même, à la fin de sa vie, dans son *Journal* : * « On ne peut pas dire que j'aie changé ! - La vérité, c'est que personne ne m'a lu, - personne ne vous lit, - pas plus amis qu'ennemis ! Ils ne connaissent de vous que votre nom et votre "légende", qu'à tort et à travers ils ont inventée, pour les besoins de leurs polémiques. Selon les besoins, la "légende" change, une "légende" succède à l'autre ; qui se soucie de la vérité ? [...] J'imagine d'avance ce qu'on fabriquera de moi, après ma mort ! »

J'espère ne pas fabriquer une autre légende, mais me tenir au plus près de la vérité.

Le *Journal* tenu par Rolland durant la période de Vézelay et les lettres écrites alors méritent une attention particulière, surtout celles

¹⁹ Lettre inédite, à Louise Cruppi, 3 septembre 1917.

qu'il adresse à sa sœur. C'est à elle qu'il confie le 2 mars 1942 : « Ah ! je n'ai pas gagné, à changer d'équipe, après 1914. Que les amis qui sont venus après étaient inférieurs en art et surtout en compréhension de ma vraie nature²⁰ ! » Deux mois auparavant, il rappelait à Alphonse de Châteaubriant quelle était leur « vraie vocation », à eux, « hommes de l'esprit, marqués par lui pour le servir²¹ ». De son ami, il écrit, avec tristesse, à ce moment-là : *« Ah ! il a trahi sa vraie nature, en la livrant à l'immonde politique, il a vendu ses trésors d'art pour un sale plat de lentilles ! » Pourquoi cette insistance sur la « vraie nature », la sienne, celle de son ami ? Pourquoi ce rappel de leur « vraie vocation » ?

Depuis le pacte germano-soviétique, Rolland a, définitivement, compris dans quelle erreur funeste il s'est fourvoyé. Le drame de 1940 l'a fait réfléchir plus encore. L'homme orgueilleux reconnaît son absurde entêtement. S'il refuse d'en faire l'aveu public, il en parle à demi-mot, avec réticence, dans les pages qu'il ajoute alors à son *Voyage intérieur* : « Je porte à mon tissage un esprit d'humilité. Je n'essaie plus de me donner raison. » Au vrai, il reste une sorte de trou noir – ou un blanc ! – dans son récit. Rolland parle volontiers de sa lutte contre le fascisme et de son engagement contre la guerre et explique son action : « Jamais je ne séparerai la lutte contre l'impérialisme capitaliste et militaire de la défense de la paix internationale. » Il souligne son combat contre l'oppression, « la défense de l'humanité contre le vieux monde capitaliste et impérialiste, et contre les fascismes qui paraissaient l'étayer », précisant toutefois : « je proclamais la volonté d'édifier un ordre nouveau, où s'établit enfin la coopération pacifique et rationnelle de la communauté humaine sans classes et sans frontières. » Mais il ne dit rien sur son engagement explicite comme compagnon de route et défenseur de l'URSS de Staline. Il évoque son rêve idéaliste et constate, simplement désabusé : « Nous étions loin du compte...²² »

²⁰ Cité par R. A Francis, *Romain Rolland*, Oxford - New-York, Berg, 1999, p. 236.

²¹ *L'Un et l'autre II*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944). Préface et annotations par L.-A. Maugendre, " Cahiers Romain Rolland " n° 30, Albin Michel, 1996, p. 424.

²² *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 294.

Mais dans son *Journal* et dans certaines correspondances l'aveu est explicite. Sur la couverture du Carnet qui s'ouvre en juillet 1936, il note, en 1940, qu'il ne veut rien supprimer de ce qu'il y a consigné lors de cette « époque déséquilibrée », précisant : « Je participais à sa confusion et à ses erreurs. J'en puis maintenant reconnaître beaucoup, et les regretter. Je n'ai pas le droit de les effacer²³. » En juin de cette même année 1940, il pense avoir amené son ami Châteaubriant à renoncer à la politique. Il ajoute dans son *Journal* une remarque qui ne manque pas de sel sous sa plume : *« Ah ! que les gendelettres font des pas de clerc [...] quand ils s'aventurent hors de leur métier ! On devrait leur interdire la politique. » Et il s'exclame, entre parenthèses, avec une ironie lucide : *« Et c'est moi-même qui le demande ! » Il en donne la raison : *« Oui, parce que j'ai vu tous les dangers de cette immixtion. [...] Et je vois bien toutes les erreurs que j'ai faites. Je ne sais pas si Châteaubriant voit les siennes. Mais certes, il aspire à ne plus sortir du cercle de l'art et de la méditation religieuse. Puisse-t-on l'y laisser ! » Vœu pieux malheureusement ! Rolland revoit son ami, en décembre 1940 ; discutant de la politique avec lui, il s'aperçoit qu'il *« semble avoir pris goût au métier » et il ajoute : *« Moi, je dis que j'en ai fini avec la politique. » Il faut en prendre acte.

Et, en tirer les conséquences. A quoi bon opposer, sans cesse, à Rolland la tragique erreur de son engagement politique, qu'il a, lui-même, dénoncée ? Certes, on sera toujours en droit de lui reprocher de ne pas l'avoir reconnue publiquement, haut et fort. Mais la lecture d'une œuvre, philosophique ou littéraire, ne pourra-t-elle jamais se faire qu'en fonction des opinions politiques, temporaires, de l'auteur et suivant le degré d'aveu de l'erreur commise ? Quel qu'ait été, un moment, l'engagement nazi de Heidegger, cela entache-t-il sa philosophie ? Malgré leurs prises de position, que certains n'ont aucunement reniées, rien n'empêche que Brasillach, Céline et Drieu la Rochelle aient leur place d'écrivains aux côtés d'Aragon, d'Eluard et de Malraux ! Pourquoi refuser Rolland et *L'Ame enchantée*, alors qu'on lit *La Condition humaine* et *L'Espoir*, écrits en un temps où leur auteur était, au moins, aussi proche, sinon plus, des communistes que

²³ *Bio*, p. 362.

Rolland ! Malraux s'est engagé dans le mouvement d'Amsterdam. Il s'est tourné à l'époque vers l'URSS. En 1934, il est à Moscou, au congrès des écrivains soviétiques en compagnie d'Aragon. Il se déclare, comme Rolland à l'époque, prêt à défendre l'URSS, « le pays de la liberté²⁴ ». De 1934 à 1937, Malraux est à l'apogée de ses relations avec le Parti communiste français. Il est, lui aussi, compagnon de route, et Rolland se plaît, d'ailleurs, à le citer dans le « Panorama », écrit en novembre 1934, qui ouvre ses *Quinze ans de combat*²⁵. Par la suite, Malraux se tait sur les crimes du stalinisme en Espagne et garde le même silence que Rolland sur l'arbitraire du Kremlin. Ne déclare-t-il pas même, en février 1937, que « pas plus que l'Inquisition n'a atteint la dignité fondamentale du christianisme, les procès de Moscou n'ont diminué la dignité fondamentale du communisme²⁶ ».

Laissons donc, une bonne fois, de côté les opinions politiques de Rolland, comme on le fait pour d'autres. Lisons l'œuvre pour ce qu'elle est et regardons Rolland dans sa « vraie nature » ! Demandons-lui - n'est-ce pas la question essentielle à poser ? - quelle vision du monde il nous donne, et dans son œuvre et dans son action. Demandons-lui quelle réponse il apporte à l'interrogation, sans cesse reprise, par l'homme, sur le sens à donner à sa vie.

Rolland a toujours reconnu en lui « un sens naturel du pessimisme tragique de la vie²⁷ ». On n'en finit pas de glaner dans son œuvre biographique des notes comme celle-ci, de 1926 : « affirmer la vie, notre vie en face du néant²⁸. » En 1910, à propos du « Mazzini », qu'il n'a pas encore renoncé à écrire, il indique le sens de sa démarche : « Je cherche dans l'âme humaine le métal qui résiste à la fournaise, l'esprit plus fort que la mort, et s'il apporte avec lui des actes pour franchir

²⁴ Cité par Jean Lacouture, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Seuil, 1973, p. 171.

²⁵ *Quinze ans de combat*, p. LXXX.

²⁶ Cité par Lacouture, op. cit., p. 219.

²⁷ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 244.

²⁸ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 335.

²⁹ Susanna Gugenheim, *Romain Rolland e l'Italia*, Instituto editoriale cisalpino, Milan-Varèse, 1955, p. 63.

l'abîme du néant²⁹. » Par son œuvre Rolland veut projeter l'homme « comme une arche de pont, fragile et vertigineuse, par-dessus le gouffre des temps³⁰ ». Ah ! cette obsession du gouffre, du vide et de l'abîme, que l'on retrouve constamment dans toute l'œuvre de Rolland et cette opposition de « l'esprit plus fort que la mort » !

Tout son théâtre de jeunesse, à part *Orsino*, est hanté par le Néant vainqueur et par la mort. On retrouve dans *Jean-Christophe* cette même présence. Qu'on se rappelle le cri d'appel de 1901, qui est à la source du roman : « Je pense à ceux qui sont morts et à ceux qui mourront, à cette terre toute entière, que le vide enveloppe, qui roule au sein de la mort, et qui mourra bientôt³¹. » A Christian Sénéchal, Rolland confie encore, le 28 septembre 1938 : « Au fond, la vie est un défi à la mort universelle. Le défi n'est possible qu'à ceux que remplit ou le désir vital, ou une activité ininterrompue. Aux heures où s'arrête le bruit de la roue du moulin, le silence est un gouffre, et l'on tombe³². » Lors d'une conversation avec le peintre Zervos, à Vézelay, en février 1944, Rolland lui a confié qu'il avait, très jeune, *« atteint le fond du gouffre », où il a vu depuis l'humanité rouler, sous les ruines de sa civilisation.

Quelle attitude adopter face à cette réalité ? Rolland n'a pas toujours évité la tentation de se laisser submerger par le désespoir devant l'absurde, tellement était grand, parfois, son « dégoût de l'humanité ». La fin de sa vie est assombrie par des crises de découragement, tel ce moment de *« grande fatigue de l'âme » qu'il ressent en juin, puis en août 1940 : *« J'ai le cœur saisi par la féroce imbécillité de cette espèce humaine, qui, après des millénaires d'évolution laborieuse, en est encore à se laisser massacrer par millions [...] pour le délire d'un homme, qui veut imposer au monde entier sa forme de pensée, sa volonté. Qu'un Dieu n'écrase-t-il, sous son talon, cette stupide humanité ! » *« On en a assez ! La vie, ces hommes, cette terre ne valent pas qu'on y reste lié. C'est trop peu de choses, trop méprisables, et sans remède. Bienvenue la mort quand elle viendra ! » Tel encore l'immen-

³⁰ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 335.

³¹ *Jean-Christophe*, p. XII.

³² *Bio*, p. 400.

se *« désabusement » qu'entretient, en juin 1944, *« l'atmosphère de guerre atroce et idiote qui pèse sur toute la terre » : *« J'aspire à échapper, pour toujours, à ce mauvais rêve de la "condition humaine". »

Si Rolland, parfois, s'est laissé aller à ces crises de pessimisme, il a toujours su les dominer. Il n'a cessé de se battre contre le néant, cherchant « l'éclair de lumière qui illumine notre nuit, entre les deux abîmes avant, après la vie³³ ». Pour lui, la destinée de l'homme apparaît plus vaste que la simple courbe de l'existence individuelle, terrestre, mortelle, qui risque de cacher l'essentiel, cet au-delà des choses humaines, que, dès l'adolescence, il a pressenti. Il l'a constamment répété. Dès 1896, il se donnait pour but d'évoquer « Dieu toujours, toujours l'éternelle Force, sous l'un de ses multiples aspects. L'essentiel est de réveiller en chacun cette force, de jeter des brassées sur le brasier, de faire flamber l'Éternité³⁴. » La formule est souvent citée. Ajoutons-y cette confiance faite à son amie Louise Cruppi, le 16 juillet 1924 : *« Un être comme le mien est une sorte d'énigme, dont la clef "religieuse" n'a point été connue et se rencontre rarement en France. » Sans cette « clef religieuse », il n'est guère possible de comprendre Rolland, qui revient, cependant, souvent sur cette question dans son *Voyage intérieur*. Entre autres citations, en voici deux : « La religion n'est pas l'espoir de l'avenir. Elle est la vie présente dans ce qui est éternel, - la révélation immédiate. Pas une nature profonde qui ne sache et n'ait senti qu'il y a en nous un Dieu, une âme absolue, un moi éternel. [...] Cette étincelle de feu divin est à nourrir et faire grandir en toute âme de bonne volonté³⁵. » Seconde citation : « Dieu partout. La religion à cru. Le contact nu de l'être avec la chair de Dieu, la Divine Substance, et les noces du Temps avec l'Éternité³⁶. » Dans son dialogue avec Freud, Rolland insiste, en 1927, sur ce qu'il a toujours ressenti en lui, et qu'il appelle « la sensation religieuse », « le fait simple et direct de la sensation de l'"éternel" » ; en cette « riche et bienfaisante » « énergie religieuse », il a « toujours trouvé une source

³³ *Jean-Christophe*, p. XII.

³⁴ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 247.

³⁵ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 332.

³⁶ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 207.

³⁷ *Un Beau visage à tous sens*, p. 265-6.

de renouvellement vital³⁷ ». Il a toujours eu cette « foi instinctive en l'Être universel, brasier inextinguible de la vie et de la mort³⁸ ».

Tel est Rolland, jusqu'à la fin. Toute son œuvre, polyphonique, quelle qu'en soit la forme - théâtre, biographie, roman, autobiographie, essai -, a voulu exprimer, sans discontinuer, cette vision religieuse du monde, cette présence de l'Éternel : « La Vie et la Mort. La Force éternelle. » Au Néant, Rolland oppose la Vie et, malgré quelques cris de détresse, il plaide pour un immense amour de l'humanité. Ses véritables « Compagnons de route », - tel est le titre du livre publié en 1931, - ont pour noms : Empédocle d'Agrigente, Shakespeare, Spitteler, à qui s'ajoutent, dans la nouvelle édition de 1936, il est vrai Lénine, mais surtout Goethe et celui qu'il appelle « Le vieux Orphée », Victor Hugo. Rolland reste fidèle à l'appel de 1901 : « Frères, rapprochons-nous, oublions ce qui nous sépare, ne songeons qu'à la misère commune où nous sommes confondus ! Il n'y a pas d'ennemis, il n'y a pas de méchants, il n'y a que des misérables ; et le seul bonheur durable est de nous comprendre et de nous aimer³⁹. » Tous les hommes ne communient-ils pas à une même « Ame universelle » ? Ne communient-ils pas à ce « Dieu [qui] est là partout dans les dernières œuvres de Beethoven » et que Rolland retrouve, particulièrement, dans la *Neuvième Symphonie*, toute empreinte d'« un mysticisme brûlant⁴⁰ », très semblable au sien.

Aussi faut-il accorder à certains livres de Rolland, moins lus que d'autres, l'attention qu'ils méritent.

Je n'insisterai pas sur l'importance de *Clerambault* : « En France, presque aucun de mes amis n'a compris », fait remarquer Rolland, notant, pour le regretter, que l'« action religieuse » de *Clerambault*, « profonde en Amérique, en Allemagne, chez les Anglo-Saxons [...] a été nulle dans les pays latins⁴¹ ».

J'insisterai plutôt sur *l'Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*, ainsi que sur les Vies de Ramakrishna et de Vivekananda.

³⁸ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 244.

³⁹ *Jean-Christophe*, p. XII.

⁴⁰ *Beethoven, les grandes époques créatrices*, p. 977-8.

⁴¹ *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, p. 274.

Rolland attachait beaucoup d'importance à cet ensemble. Il retrouvait chez ces grands Indiens ses « propres pensées cachées⁴² », ce sentiment d'une union indissoluble de l'être individuel avec le grand Tout, d'une appartenance à l'Universel, de quelque chose d'infini, d'Océanique, ce sentiment proprement mystique et religieux, sur lequel il s'est longuement expliqué dans sa lettre à Freud, du 5 décembre 1927. Dans ces ouvrages, affirme-t-il, « l'auteur [...] a peut-être [...] livré plus de sa pensée métaphysique et religieuse que dans aucun autre de ses livres⁴³. » Il veut rouvrir chez ses lecteurs les portes de l'âme, en leur donnant ce sentiment de l'infini et de l'Absolu auquel il est habitué. Parler de la mystique religieuse de l'Inde, n'est-ce pas rappeler « ces arrière-profondeurs de l'âme d'Occident, englouties sous la mer - mais toujours prêtes à resurgir⁴⁴ » ? Dans ces biographies, et plus encore dans l'étude de la pensée de ces grands Indiens, Rolland retrouve trop le sentiment qu'il éprouve depuis sa jeunesse pour ne pas le souligner sans cesse : le contact avec le Divin, l'Identité avec l'Absolu. C'est par provocation qu'il demande à Jacques Robertfrance, nouveau secrétaire d'*Europe*, cette revue qui ne le comprend guère, d'annoncer son livre sous le titre « L'Homme-Dieux : Ramakrishna et l'Évangile de Vivekananda ». Rolland veut retrouver, au-delà des apparences, - philosophies ou religions - la source unique, « l'Ame de l'humanité ».

Autre ouvrage, sur lequel j'insisterai : le second cycle romanesque de Rolland, mal connu, *L'Ame enchantée* commencé en 1921 et terminé en 1933. Très souvent, Rolland en a souligné l'importance, surtout en ce qui concerne la dernière partie, *L'Annonciatrice*, composée de deux volumes, écrits au plus fort de son engagement politique. Alors qu'il songeait à cette dernière partie, ne confie-t-il pas à Sofia Bertolini, le 11 novembre 1927 : « Je couve la fin de *L'Ame enchantée*, qui aura un caractère testamentaire ; car j'y dirai (comme dans le livre religieux [son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde*]) le fond de ma pensée⁴⁵. » Une fois l'œuvre achevée, il insiste auprès

⁴² *Inde : Journal 1915-1923*, p. 224.

⁴³ *Un Beau visage à tous sens*, p. 298-9.

⁴⁴ *Un Beau visage à tous sens*, p. 299.

⁴⁵ *Chère Sofia*, p. 313.

d'un ami, Lucien Price, le 26 juin 1934 : « Les deux derniers volumes sont, de beaucoup, les plus importants que j'aie écrits ; non seulement sur le combat social, - mais sur la vie et la mort. La mort de Marc, la mort d'Annette sont mon Testament⁴⁶. » De même, Rolland confiait à Jean Guéhenno : « Le dernier chapitre, la mort d'Annette, est, je crois, mon meilleur ou, du moins, mon plus secret⁴⁷. »

Alors, pour bien connaître Rolland, regardons avec attention ces pages. D'autant plus, que relisant en août 1944, « après des années d'oubli », ces derniers volumes, il note ceci : *« J'ai découvert avec surprise, que c'était une grande œuvre, dont personne n'a bien reconnu la richesse extraordinaire. » Certains discuteront le jugement : « grande œuvre » ; mais on ne peut négliger l'autre aspect que signale l'auteur : sa « richesse extraordinaire », qui souligne, au moins, l'importance qu'il y attache et l'intérêt que nous devons y porter.

Dès 1921, Rolland a marqué avec netteté le projet d'ensemble. Le titre général, *L'Ame enchantée*, est volontairement énigmatique. Mais une longue note de préparation est explicite. Le romancier veut montrer une âme passionnée, celle d'Annette, dont l'« Éros invisible » revêtira « quatre ou cinq formes successives » : amour pour son père, amour pour sa sœur, amour pour son fils, pitié passionnée pour l'humanité. « La cinquième forme, - la dernière (quand elle a atteint et déjà dépassé le point de maturité) - sera tournée vers Dieu - vers l'Infini. Ce sera une profonde vie mystique [...] dont rien ne transparaît au dehors⁴⁸. » Cette fin doit éclairer tout le livre et lui donner son sens, religieux.

Pour créer son personnage, le romancier se réfère, d'ailleurs, à l'exemple d'une « grande mystique », qui, à bien des égards, lui rappelait certaines de ses propres expériences. Lors de ses extases, cette mystique avait la certitude de la réalité du Divin. Faisant « l'expérience de Dieu », sentant son « Ame attirée irrésistiblement par l'Ame universelle », elle découvrait « la réalité suprême, le but ultime de toutes

⁴⁶ Cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland. La Pensée. et l'Action*, Université de Brest, 1997, p. 177.

⁴⁷ *L'Indépendance de l'esprit*, p. 280-1.

⁴⁸ *Romain Rolland. La Pensée et l'Action*, p. 146.

choses ; c'est la Force vivante et triomphante, [...] l'Être essentiel qui est "par-delà" le temps et l'espace et le bien et le mal⁴⁹. »

Comme le Malraux des *Conquérants*, de *La Condition humaine*, de *L'Espoir*, le romancier place son récit et ses personnages dans la vie contemporaine. A travers eux, le romancier pose les grands problèmes de la destinée humaine : la vie et la mort, l'amour, l'héroïsme, l'individu et la société... S'il veut montrer Annette et son fils Marc aux prises avec les problèmes de leur temps et leur engagement, il n'oublie pas le sens profond de l'œuvre : « A l'heure de la mort, l'Âme se trouve nue, elle n'a plus rien, elle est seule sur le seuil⁵⁰. » Après avoir rejeté les derniers « enchantements », qui l'ont tenue captive, Annette va rencontrer « le Terrible ». « Elle a constamment l'impression profonde que ce qu'elle sent résonne bien au-delà des parois de son corps et de son être - dans l'Être universel⁵¹. »

Quand parut la fin de *L'Âme enchantée*, *L'Annonciatrice*, avec ses deux volumes, *La Mort d'un monde* et *L'Enfantement*, le sens n'en a pas toujours été bien compris. On y a vu - et à juste titre - l'expression d'un engagement politique. Mais il ne faut pas enfermer le livre dans ces limites qu'il excède. Réduirait-on *La Condition humaine* ou *L'Espoir* à n'être que des plaidoyers pour la cause communiste ? Dans *L'Annonciatrice*, tout cet aspect, l'engagement des personnages dans la vie de leur temps, n'est, comme dans les tous premiers volumes, que ce que Rolland appelait « la robe du présent », le « vêtement du monde ». L'essentiel est ailleurs, annoncé au cœur du roman par l'histoire du comte Chiarenza. Helléniste raffiné, victime de circonstances tragiques, que la connaissance des philosophies d'Empédocle et de Pythagore et des mystiques de l'Inde et de l'Orient a mené à la sérénité, le comte sait le néant de tout : détaché de la farce politique, il perce l'au-delà des Apparences.

Grâce à lui, Annette comprendra le sens de sa vie. Les quarante dernières pages du roman soulignent les moments qui annoncent son

⁴⁹ Sur cette " grande mystique ", voir *ibid.*, p. 146, note 2.

⁵⁰ *ibid.*, p. 155.

⁵¹ *ibid.*, p. 156.

ultime désenchantement. Le regard d'Annette perce le voile des apparences, pour scruter « le gouffre de l'Être⁵² », dans lequel elle va bientôt se fondre. Elle sait que, bientôt, viendra l'heure « de rejeter les vêtements inutiles, la chemise du corps, ses fièvres et ses mortels enchantements⁵³ ». Tout s'éclaire au moment de l'agonie. Annette se parle à elle-même : « Adieu, Annette !... Et maintenant, j'ai compris⁵⁴. » Ce « j'ai compris » révèle le sens de la vie et exprime une vision philosophico-religieuse du monde. Par la mort, seulement et enfin, l'Âme est définitivement « désenchantée », libre, fondue à l'Être. Alors, « s'achève le cycle de l'Âme enchantée⁵⁵ » et s'explique l'énigme du titre général et s'éclaire le sens de cet autre titre : *L'Annonciatrice*. Annette n'est pas, comme certains l'ont pensé, l'« annonciatrice » d'un monde nouveau ou de lendemains qui chantent ! Elle annonce quel sens Rolland donne à la vie. Le lecteur doit suivre avec l'héroïne tout le cours de cette existence pour découvrir, avec elle, le secret de la « vraie vie », celle qui est au-delà de toutes les passions du moment.

Ainsi, le roman s'inscrit dans la longue suite des œuvres de Rolland, qui veulent dire à l'homme ce qui fait sa grandeur. Avec une constance remarquable, l'écrivain reste fidèle à son *Credo* de jeunesse : « La Mort, c'est la Vie toute-puissante et parfaite. Elle me restitue mon être véritable. Elle achève de rompre l'illusion, dont j'ai peine à me rendre maître, pour me plonger dans la bienheureuse conscience de la Vie Universelle⁵⁶... » Rolland a raison quand il affirme : « On ne peut pas dire que j'aie changé. »

Il resterait à montrer cette même constance dans les œuvres écrites à Vézelay. Ce serait abuser de votre patience. Permettez-moi d'évoquer, en quelques mots, non seulement les derniers grands livres sur Beethoven, mais aussi l'attitude toute religieuse de Rolland, au

⁵² *L'Âme enchantée*, p. 1429.

⁵³ *L'Âme enchantée*, p. 1429-30.

⁵⁴ *L'Âme enchantée*, p. 1461.

⁵⁵ *L'Âme enchantée*, p. 1461.

⁵⁶ *Le Cloître de la rue d'Ulm : Journal de Romain Rolland à l'École Normale (1886-1889)*. Avant-propos d'André George, " Cahiers Romain Rolland ", n° 4, Albin Michel, 1952, p. 377.

seuil de la dernière porte, dans son dialogue avec Claudel.

Quand, à propos de Beethoven, Rolland se plaît à évoquer « le détachement des dernières œuvres, l'âme seule avec son Dieu, qui joue avec les formes passagères et qui s'installe au cœur de l'Être⁵⁷ », est-il si loin de ce qu'il disait à propos de la mort d'Annette ? Et ce Beethoven qui a voulu travailler « à bâtir l'arche qui portera les hommes à l'éternel⁵⁸ », comment ne pas voir qu'il résume toute l'œuvre de Rolland ?

Je terminerai sur une autre évocation, celle du dialogue Rolland - Claudel. Grâce à Marie Rolland, les deux anciens condisciples de Louis-Le-Grand, qui allaient ensemble, dans les années 1880, écouter les grandes pages religieuses du *Parsifal* de Wagner, se sont retrouvés. Nous sommes en décembre 1941. Claudel souhaite voir son ami à Paris ; mais Rolland ne peut guère se déplacer. Il lui écrit : *« Vous qui êtes plus valide, ne pourriez-vous venir ? [...] Je vous parlerais enfin, au clavier, par la voix de notre Beethoven. Et vous répondriez par ces grandes musiques de l'Esprit, qui sont un vin de vie. Par ces sinistres temps de destruction universelle, où l'on entend chaque jour craquer un monde en ruines, il fait bon s'entretenir des choses éternelles. » Etonnant dialogue en perspective ! L'œuvre musicale devient parole et l'œuvre poétique musique ! Mais, surtout, comment ne pas retrouver ce thème fondamental, au centre même de la vision que Rolland se fait du monde et de la vie : l'esprit plus fort que la mort. En face de la destruction universelle et du monde en ruines demeurent les choses éternelles.

Rolland exprime là sa « vraie nature ». N'est-ce pas sur elle que nous devons, avant tout, poser enfin notre regard ?

*

* *

⁵⁷ *Beethoven, les grandes époques créatrices*, p. 868.

⁵⁸ *Beethoven, les grandes époques créatrices*, p. 869.